

Ciné-Bulles

Abbas Kiarostami : Manipulations

Ilham Lamouri

Volume 19, numéro 1, automne 2000

URI : id.erudit.org/iderudit/33650ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lamouri, I. (2000). Abbas Kiarostami : Manipulations. *Ciné-Bulles*, 19 (1), 38–39.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2000

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Manipulations

PAR
ILHAM LAMOURI

Geste inespéré car inattendu, le dernier Festival des films du monde nous a fait la joie d'une rétrospective Abbas Kiarostami, président du jury cette année. Une rétrospective sans aucune prétention d'exhaustivité qui fut somme toute assez modeste. À défaut de découvrir la filmographie des jeunes années de Kiarostami, nous avons eu droit à trois films inaccessibles à Montréal: **le Passager** (Mossafer, 1974), **les Élèves de première année** (Awaliha, 1984) ainsi que **Devoirs du soir** (Masheq shab, 1989). Trois films mettant en scène des enfants mais qui, contrairement à la description hâtive du programme festivalier (faisant de Kiarostami «le portraitiste méticuleux de l'enfance» sur laquelle il porte, paraît-il, «un regard tendre et affectueux»), n'avaient de ludique que les apparences.

Car, n'en déplaise aux observateurs, il n'est point question de sentimentalisme dans les films de Kiarostami. Il n'y a qu'interrogations et constats, tout au plus une critique sociale froidement posée. Déjà ses premiers films entreprenaient la dissection de cette chimère qui hante la jonction entre réalité et fiction. Ces deux entités qui, chez Kiarostami, se nourrissent l'une de l'autre dans un rapport complexe et trompeur¹.

La machination du traître

Déjà dans **le Passager**, il est question d'arnaque. C'est que son jeune héros, Qasem, est un fanatique de football. À côté de cela, tout le reste est accessoire, y compris les études. Il cultive donc un véritable culte pour ce sport dont il collectionne les effigies et les symboles. Chaque matin, et bien qu'il soit sans argent, il s'arrête devant les kiosques à journaux pour capter quelques images des exploits des footballeurs, véritables demi-dieux à ses yeux. Lorsqu'il apprend que l'équipe nationale disputera un match à Téhéran, l'idée de se faire spectateur et non témoin par médiation se transforme en quête absolue. Amasser l'argent d'un billet d'autocar pour la capitale devient son obsession. Et c'est sans problème de conscience qu'il volera ses parents, escroquera ses amis, et vendra l'équipement de sa propre équipe de football.

Pour empocher quelques sous, Qasem utilise un vieil appareil photo... sans pellicule: les enfants, crédules, se bousculent pour déposer leurs économies avant de prendre la pause pour un supposé portrait. Ainsi, Qasem abuse de ces gamins qui veulent «se voir» afin de contenter son propre «désir de voir». À ses côtés, Akbar, son ami et complice passif, manque d'audace pour en faire autant.

L'argent en main, Qasem attend patiemment le milieu de la nuit pour filer comme un voleur, direction Téhéran. Quelques heures plus tard, il y est. Sauf qu'il est un peu tôt. Il décide d'explorer les alentours du stade, en attendant le match: bientôt, il s'allonge sous un arbre où l'épuisement du voyage le gagnera au sommeil. Lorsqu'il rouvrira les yeux, il sera trop tard. Pas l'ombre d'un spectateur dans le stade. Fin du film.

Arbitre de litiges

Si Qasem trompait ses amis sans trace d'un remords, **les Élèves de première année** donne à voir l'apprentissage du civisme chez les enfants. Suivant la forme d'un documentaire (mais venant de Kiarostami, on se méfie toujours), le film exploite la forme d'une boucle sans fin où les enfants se succèdent en file indienne dans le bureau du principal afin d'exposer leur «crime». Craintifs, il s'avancent devant le principal et débitent leur version des faits. À peine ont-ils terminé que l'autre gamin concerné démarre avec une version contradictoire. Parfois ils s'opposent avec passion mais

Le Passager (Mossafer)

16 mm / n. et b. / 71 min /
1974 / fict. / Iran

Réal. et scén.: Abbas
Kiarostami, d'après
un récit de Hassan Rafi'ie
Image: Firuz Malekzade
Mus.: Kambiz Roshan
Ravan

Mont.: Amir Hassan Hami
Prod.: Centre for Intellectual
Development of
Children and Young Adults
Int.: Hassan Darabi,
Mostafa Tari, Hassan Arab,
Sahar Zandbegle

1. Se reporter à notre article précédent: «La leçon persane d'Abbas Kiarostami», in *Ciné-Bulles*, vol. 18 n° 3, p. 36-38.

souvent, ils ne font que se lancer des regards accusateurs. Suite à ces déclarations, le principal essaie de cuisiner celui qui semble fautif afin de lui soutirer une reconnaissance de responsabilité. Devant la force du raisonnement, souvent le coupable ne voit pas d'autres possibilités que d'acquiescer et d'assumer sa grande part des torts. Viennent alors les aveux où l'enfant indiscipliné se reconnaît comme tel.

Et puisque les aveux vont bon train, souvent l'élève désobéissant n'hésite pas à chiffrer son nombre de récidives dès que le principal aborde le sujet. Bref cela ne rate pas, à la fin de chaque entretien, le coupable a perdu son arrogance, demande pardon à la victime: ils se serrent la main, et ressortent pacifiques en promettant d'être sages, avant de céder la place à deux autres plaignants. Ainsi le bureau du principal devient-il une véritable cour de justice où des enfants de six ans apprennent le sens des mots «responsabilité» et «culpabilité».

Mais Kiarostami propose ici une bien étrange image du pouvoir, image utopique où tout se réglerait sans heurts, monde idyllique où le juge est davantage une figure emblématique qu'une instance agissante, simplement là pour exposer les faits qui forcent le coupable à questionner sa conscience. À la limite, si tous les élèves avaient visité le bureau du principal au moins une fois et se raisonnaient pour ne commettre aucune récidive, l'autorité se régulariserait d'elle-même. Or, on se doute bien qu'au pays de Kiarostami, la mécanique de la justice est plus corsée. Car là où le cinéaste propose le pardon, l'autorité iranienne dicte le châtement.

Concurrence déloyale

Poursuivant une démarche similaire, le cinéaste accule encore une fois les enfants contre un mur blanc pour les interroger sur un autre dossier fort délicat, **les Devoirs du soir**, commandé pour l'Institut iranien pour le développement des enfants. Et ici, les enfants en ont lourd sur le cœur. Ils savent trop bien qu'après chaque jour de classe une charge inhumaine de devoirs quotidiens les accompagne chez eux et hante leurs soirées où le moindre écart les fait tressaillir de culpabilité. C'est que bien qu'ils aient renoncé à aller jouer dans la ruelle, il y a toujours cette télévision qui martèle son sympathique programme de dessins animés; mais tous savent que la moindre dérogation à leurs tâches sera sévèrement sanctionnée le lendemain. Cela n'empêchera pas les audacieux de fixer le tube cathodique, quitte à en payer les douloureuses conséquences.

Ainsi une enfance brimée est sondée par un interviewer, Kiarostami en personne, qui ressassé les mêmes questions et récolte à coup sûr les mêmes réponses. Tous s'entendent pour dire qu'ils ont trop de devoirs. Mais, étrangement, tous avouent avec des yeux faussement dociles qu'ils préfèrent faire leurs devoirs plutôt que de regarder les dessins animés. L'endoctrinement est profond. La caméra, frontale, scrute longuement ces petits êtres prêts à renier leurs convictions de peur d'être punis. Et puis, il n'y a pas que les dessins animés pour les empêcher de travailler. Il y a les invités ou la famille qui déferlent sans cesse, créant un tapage infernal. Il y a les parents analphabètes qui ne peuvent leur faire la dictée, les mères «insouciantes» qui envoient leurs fils chercher du pain ou les forcent à laver la vaisselle. Mais il y a surtout la charge déraisonnable de travail qui les tient éveillés jusqu'à minuit.

L'interviewer insiste pour savoir si, à l'occasion, les enfants reçoivent des récompenses. Jamais. Et des punitions? Toujours. D'ailleurs, plusieurs enfants évoquent la fameuse ceinture du père qui a maintes fois sillonné leur chair. Mais, le plus marquant de tous est ce jeune garçon lourdement traumatisé qui ne peut «respirer» lorsqu'on referme une porte le séparant de son copain. La répression qu'il a dû subir, on la devine au détour des images. Les exercices physiques du matin où tous les enfants se jurent, en chantant, d'anéantir Sadham et de glorifier Ali, en donnent une idée.

Kiarostami ne trouve qu'un moyen pour taire la tyrannie: il coupe le son d'une scène de prière consacrée à Fatima dans la cour d'école, en faisant remarquer en voix *off* la turbulence et le manque d'attention des enfants. Un geste insolent qui a fait scandale en Iran et dont le cinéaste se défend en statuant qu'il l'a fait par respect pour les religieux (ceux-là même qui avaient crié à l'acte blasphématoire). D'ailleurs, la scène a été retirée des copies circulant en Iran. Car, après tout, n'était-il pas supposé s'en tenir à son mandat de film éducatif? ■

Élèves de première année
(*Awaliha*)

16 mm / coul. / 84 min /
1984 / fict. / Iran

Réal., scén. et mont.:
Abbas Kiarostami

Image: Homayoun Payvar
Prod.: Centre for Intellectual
Development of
Children and Young Adults
Int.: Mohammad Dadras

Devoirs du soir
(*Masheq Shab*)

35 mm / coul. / 86 min /
1988 / fict. / Iran

Réal., scén. et mont.:
Abbas Kiarostami

Image: Iraj Safavi
Prod.: Ali Reza Zarrin
Int.: Ali Sabzian, Hassan
Farazmand, Abolfazl
Ahankhah, Hushang
Shahai